

enseignent encore une fois aux générations futures leur témérité et leur folie.

Les sympathies de tous les cœurs français et catholiques continuent d'éclater partout en faveur de la nation française. On s'enthousiasme au récit des actions héroïques de ses braves soldats et on fait des vœux pour le triomphe de ses armes et on envoie des secours à ceux de ses soldats qui sont sortis vivants mais mutilés de la bataille.

Parmi ces témoignages de sympathies il ne faut pas oublier ceux de la Pologne et de l'Irlande. On ne doit pas s'en étonner ; le drapeau français a été et sera toujours le drapeau des nations opprimées et son abaissement briserait les espérances de liberté et de délivrance renfermées dans leur âme.

Mais non, la France vaincra pour l'honneur et la conservation des grands principes, des généreuses idées qu'elle représente dans le monde ; elle vaincra et sur les ruines que la guerre aura faites elle vengera les injustices du passé et rendra aux nationalités écrasées par le despotisme la place qu'elles doivent occuper dans l'équilibre européen.

L. O. DAVID.

Nous donnons depuis quelque temps la place des articles et correspondances ordinaires de notre journal aux nouvelles de la guerre. Nos lecteurs nous approuvent sans doute.

QUÉBEC.

La vieille cité de Champlain est toujours la ville française par excellence. Lorsqu'on la croit affaissée, écrasée par le malheur, une étincelle patriotique suffit pour l'embrâser, et elle trouve assez de force pour crier "vive la France" et assez d'argent pour secourir ceux qui se battent pour l'honneur du drapeau français. Lorsque Québec n'aura plus de patriotisme, les caux du St. Laurent auront remonté vers leur source.

L. O. D.

DÉMONSTRATION DE DIMANCHE DERNIER AU ROND ST. JACQUES.

Cette démonstration a eu un succès complet. Montréal a dignement répondu à l'appel du comité français.

L'Assemblée était composée de plus de 5,000 personnes.

M. le Dr. Picault, vice-Consul de France, expliqua le but de la réunion, puis, divers orateurs se rendirent les interprètes des sentiments patriotiques de la foule.

MM. DeLorimier, Chapleau et Clarke sûrent trouver des paroles à la hauteur du magnifique sujet qu'ils avaient à traiter.

A la fin, M. Lafond remercia l'assemblée qui se dispersa vers 7 heures aux cris mille fois répétés de Vive la France !

COUR DE POLICE.

Nous sommes décidés à nous occuper sérieusement de la Cour de Police où il se passe des choses qui jettent du discrédit sur la justice et sur le barreau. La société a droit de savoir si ce qu'on dit est vrai. A bientôt.

"LE COURRIER DE SOREL."

Cette nouvelle feuille est joliment faite et a un programme où abondent les intentions patriotiques. Nous lui souhaitons bonheur et prospérité. *Le Courrier de St. Hyacinthe* annonce que son homonyme de Sorel se publie sous les auspices de M. Mathieu, Shérif de Sorel. Il est dans l'erreur : M. Mathieu n'a rien à faire avec ce journal, exclusivement possédé et rédigé par M. Chs. Dorion, avocat de Sorel. Nous sommes autorisés à faire cette rectification.

Un nouveau journal vient d'être fondé à Syracuse, Etats-Unis, sous le titre de "Citoyen Américain." Cet autre organe de la population française aux Etats-Unis sera sous la direction du Dr. Cadieux dont le nom est bien connu maintenant en Canada. Ce sera une grande force de plus pour nos compatriotes absents si ce journal sait se consacrer à la défense des véritables principes religieux et nationaux.

M. J. G. Barthe qui gardait le silence depuis si longtemps n'a pu s'empêcher de manifester ses chaudes sympathies pour la France. Il publie dans *l'Événement* des appels patriotiques en faveur de la souscription.

LES MITRAILLEUSES.

A défaut du système en usage dans l'armée française, qu'il convient de tenir secret, disent les journaux français, voici le système Christophe et Montigny en usage à Berlin, à Vienne, à Liège et en Angleterre :

La mitrailleuse de MM. Christophe et Montigny est le résultat d'une ingénieuse application du système de chargement par la culasse, combiné avec un certain nombre de canons réunis. Le spécimen que nous reproduisons par nos gravures est un mitrailleur de 37 canons, pouvant tirer 13 plaques, soit 481 balles par minute. Il a l'aspect d'un petit canon de campagne, à l'exception que ce qui simule la pièce cylindrique comporte 37 canons en acier fondu, rayés, du calibre de 10 à 15 millimètres et plus, tous juxtaposés les uns aux autres pour former faisceau, et enveloppés d'un cylindre en fer forgé. Sur l'arrière et dans le prolongement du cylindre se trouvent deux flasques parallèles, reliés à leurs extrémités par des coussinets en bronze supportant le levier recourbé servant à charger ou à décharger tous les canons.

Deux leviers suffisent à faire fonctionner la pièce.—Entre les flasques parallèles se meut la batterie mobile faisant face

à la tranche de l'âme des canons : elle reçoit les plaques à cartouches, et, par un mouvement de va-et-vient que lui transmet, avec le concours d'une bielle, le levier recourbé placé à l'arrière, c'est-à-dire en l'abaissant jusqu'au refus, presse les cartouches à fond dans l'âme des canons, en armant en même temps les marteaux percuteurs contre la glissière détente. Il ne s'agit plus, à ce moment, que de relever le levier-détente, placé latéralement et vers le centre de la batterie, pour faire partir isolément ou simultanément tous les coups.

La plaque déchargée est instantanément enlevée au moyen du levier d'arrière qu'on élève, et remplacée par une autre plaque chargée que le levier, en s'abaissant, conduit dans les canons.

Le mitrailleur est posé, à son centre de gravité, sur un pivot qui se meut dans un support à tourbillons fixé sur l'affût ; on peut donc à volonté, et au moyen de la manivelle fixée à gauche, lui imprimer un mouvement de rotation demi-circulaire de droite ou de gauche, qui, dans le tir, fait l'office de feu fauchant. Une hausse graduée permet de pointer à des distances dépassant 1,500 mètres. Enfin, deux caissons placés sur l'essieu de l'affût peuvent contenir, l'un un certain nombre de plaques de cartouches chargées, l'autre les outils nécessaires au démontage, nettoyage et remontage de la pièce, etc.

Les expériences qui ont eu lieu à Bruxelles, au tir national, à Liège, en Angleterre, à Saint-Petersbourg, à Dresde, à Vienne et à Berlin, ont donné des résultats tellement convaincants, que ce formidable engin de campagne et de place forte est répandu presque partout : non-seulement les pays que nous venons de nommer en possèdent, mais la Chine elle-même vient d'en faire une importante commande.

Les rapports des officiers étrangers ont constaté que le mécanisme de la pièce Christophe Montigny est un chef-d'œuvre de simplicité et de précision.

L'écart absolu moyen d'une volée de 37 coups est de 1 mètre 28 pour une distance de 700 mètres ; à 450 mètres l'écart n'est plus que de 0 mètre 77 et ainsi de suite. A 300 mètres une cible de 18 mètres carrés est littéralement hachée, et la force de pénétration, à 600 mètres, à travers des pièces de bois, est d'environ 25 centimètres (expérience du polygone de Brachschach.)

Le projectile pèse 37 grammes. La charge de poudre est de 6 ou de 8 grammes.—Ce dernier chiffre est celui conseillé par les inventeurs.

Le mitrailleur de 37 canons pèse 180 kilog. sans l'affût. Sa manœuvre peut se faire par deux hommes. Mais on l'a reconnu à Vienne, en décembre 1869, pour obtenir le feu le plus rapide, soit 481 balles par minute, cinq hommes sont nécessaires pour le service de la pièce.

L'avant train contient de 48 à 56 boîtes à charger, et les deux caissons contiennent 16 plaques culasses garnies de leurs cartouches. Le mitrailleur se trouve donc muni de 2,368 cartouches. Une batterie de 8 mitrailleurs lancerait donc sur une colonne d'attaque 4,048 projectiles effectifs par minute.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Dimanche, 14 courant, le maréchal Bazaine a établi une ligne provisoire de défense sur la rive droite de la Moselle, où il a été attaqué par le prince Frédéric-Charles qui, avec soixante-dix mille hommes, a assailli l'arrière-garde de Bazaine, commandée par les généraux Decaen et Ladmirault.

Les Prussiens n'ont pas pu rompre la ligne française, mais ils ont retardé sa retraite de quelques heures et ont enfin été repoussés avec des pertes énormes.

Une partie de l'armée prussienne étant venue à portée de l'artillerie du fort St. Quentin, commandée par le général Changarnier, a été mitraillée sans merci.

Après cette bataille, les Prussiens ont envoyé un drapeau parlementaire, demandant un armistice pour enterrer les morts et relever les blessés. L'armistice a été accordé par le commandant français, la décomposition des cadavres couchés sur le champ de bataille devant bientôt avoir rendu la place intenable.

Le lundi 15, le maréchal Bazaine a passé la Moselle avec son armée, sans être inquiété. Le lendemain, le prince Frédéric-Charles, qui avait aussi passé la Moselle avec le gros de ses forces, a attaqué la droite française à Gravelotte et à Thionville, pendant que l'armée prussienne commandée par le général Steinmetz s'avancait obliquement du nord-est au sud-ouest, vers le centre et la gauche française, à Doncourt.

Il s'en est suivi une bataille acharnée. Les Prussiens s'efforçaient d'envelopper les Français au nord et à l'est, et de les rejeter sur la troisième armée prussienne, qui s'avancait de Bar-le-Duc sous le commandement du prince royal.

L'héroïsme français a fait échouer ce plan ; s'il eût réussi, la France n'aurait plus eu d'autres défenseurs que les nouvelles levées à Châlons. Le combat livré, le mardi 16, par le maréchal Bazaine, a déjoué, ou plutôt a modifié cette tentative. L'armée prussienne a rudement souffert.

Mardi, 16.—Dans la rencontre du 16 courant, le corps du général Ladmirault formait l'extrême droite de l'armée. Un bataillon du 73e régiment de ligne a détruit un régiment de lanciers prussiens et enlevé ses drapeaux. Il y a eu plusieurs charges brillantes de cavalerie, dans l'une desquelles le général Le Grand a été tué à la tête de sa division. Le général Montaigne est manquant. Les généraux prussiens Döring et Wedel ont été tués, et les généraux Groonter et Ven Rauch blessés. Le prince Adalbert de Prusse, commandant la cavalerie, a été tué. Le matin suivant, les Français étaient maîtres de la position occupée auparavant par l'ennemi.

Vendredi après midi et samedi matin, le gros des forces de Bazaine a pu effectuer sa retraite de Metz par la porte de Thionville, entre le fort St. Quentin et Montigny-les-Metz. La route suit la rive gauche de la Moselle et court au nord jusqu'à 5 milles de Thionville, où elle se dirige vers la frontière belge, par Longuyon et Montmédy. Le grand chemin de fer suivant cette ligne et reliant Thionville avec les fortresses de Sedan et de Mézières, d'où il va à Rheims, était encore intact.

LE 18.—BATAILLE DE GRAVELOTTE.

On considère cette bataille comme une des plus grandes des temps modernes.

Voici comment le correspondant de la *Tribune* en rend compte :

"Le champ de bataille était relativement peu étendu, et les forces opposées se trouvaient assez proches, les unes des autres pour que le carnage fut terrible. Figurez-vous deux hauteurs séparées par un profond ravin d'environ 300 pieds de large. La hauteur voisine de Gravelotte, sur laquelle se trouvaient

les Prussiens, est beaucoup moins élevée que l'autre, qui monte graduellement vers Metz, et sur laquelle les Français étaient postés. De cette hauteur, les Français avaient leurs adversaires au-dessous d'eux ; leur feu plongeant causait de terribles ravages. L'artillerie française était plus haut encore, derrière l'infanterie, et cachée en partie par les arbres. Le bruit des décharges était incessant ; au milieu de ce bruit, on pouvait distinguer le roulement tout particulier de la mitrailleuse. Quant à l'artillerie prussienne postée au nord et au sud du village, elle devait tirer de bas en haut, ce qui rendait son tir beaucoup moins efficace.

"Il était à peu près midi. Le quartier-général du roi de Prusse se trouvait près de Bezonville. Guillaume Ier avait autour de lui M. de Bismark, le général de Moltke, le prince Frédéric-Charles, les princes Charles et Adalbert et le général Américain Sheridan. Le roi semblait triste. A peine ouvrait-il la bouche, et je remarquai que son attention se partageait entre les mouvements des régiments et la lugubre scène qu'il avait à ses pieds, où des paysans travaillaient à enterrer les morts de la bataille du 16. Quant à M. de Bismark, il ne pouvait cacher sa surexcitation et son anxiété.

"Les Français tenaient bon et mouraient. Les Prussiens tenaient de même ; ils tombaient par centaines, je dirais presque par milliers. Cela a duré pendant des heures qui semblaient des siècles, tant le carnage était terrible. La colline sur laquelle je me trouvais laissait voir les lignes des deux armées, derrière le village. Les colonnes prussiennes venant de la droite défilaient par le bois des Oignons d'où elles marchaient vers le champ de bataille. C'est en assistant à ce défilé qu'on pouvait se faire une idée de la force énorme des armées qui ont envahi la France."

C'est après cette bataille que Bazaine opéra sa retraite pendant que les Prussiens, épuisés par les pertes qu'ils avaient faites, croyaient l'armée française renfermée à Metz.

Les Français réalisaient enfin leur projet, l'objet d'une lutte acharnée de quatre jours et parvenaient à se mettre en communication avec McMahon, qui, lui aussi, était venu à bout de ramener à Châlons les débris de son héroïque armée.

LE COMBAT DE NIEDERBRONN.

Le petit combat de Niederbronn peut être considéré comme le premier épisode de la guerre.

Un peloton de seize dragons badois avait pénétré sur notre territoire, du côté de Wissembourg, dans le but de détruire les fils télégraphiques. Ces dragons, après un grand nombre de pérégrinations, ayant visité la gare de Hundspach entre autres, allèrent prendre gîte dans une auberge, près de Niederbronn, comme si de rien n'était.

Le lendemain matin, cette aventure prit une mauvaise tournure. Les dragons étaient en train de déjeuner, quand un coup de feu retentit : c'était un détachement du 12e chasseurs à cheval qui arrivait et qui avait tiré sur la sentinelle postée par les Badois devant la porte de leur auberge. Les Français, armés du nouveau fusil de cavalerie, firent un décharge sur les fenêtres où venaient d'apparaître les Badois. Ceux-ci ripostèrent. Les chasseurs alors se précipitèrent dans les escaliers, montèrent à l'assaut du premier étage, pénétrèrent dans la pièce où se tient l'ennemi et le somment de se rendre.

Une véritable bataille s'engagea. Les chassepots se mêlèrent péremptoirement à la conversation. Au bout de peu d'instants, l'ennemi est hors de combat. Cinq Badois sont tués, six blessés ; les autres sont faits prisonniers. Parmi les blessés se trouvait un Anglais qui servait comme officier dans l'armée badoise. Ce malheureux avait une balle dans le bas-ventre. Nous avons perdu de notre côté un maréchal des logis.

Un lieutenant-colonel badois et un lieutenant en second ont été amenés prisonniers au quartier général. Ces deux officiers ont été ensuite dirigés sur Orléans, où ils resteront internés sur parole.

PRODIGES DE VALEUR.

On lit dans le *Moniteur* :

"Au nombre des héros tombés à Reichsoffen, on cite le colonel de Vassart, le comte de Septeuil, le marquis d'Espeuilles, le comte Robert de Vogüé, frère du comte Melchior de Vogüé, chef des ambulances de la Société de secours aux blessés.

"Après le combat, le corps du comte Robert fut reconnu sur le champ de bataille par des officiers prussiens qui l'avaient connu à Pavie.

"Informé que le comte Melchior était non loin de là, aux ambulances, le prince Frédéric-Charles de Prusse le pria de venir et lui dit d'une voix grave et attristée en le saluant courtoisement.

"—Monsieur le comte, j'ai une bien douloureuse nouvelle à vous apprendre. Me comprenez-vous ?

"—Mon pauvre frère ! s'écrie le gentilhomme français. —Oui, reprit le prince. Il est mort en héros, digne de son nom. Son corps est là, monsieur le comte. Vous aurez toutes facilités pour emporter ces glorieux restes."

On nous communique des détails attachants sur le troisième régiment de zouaves faisant partie de la division McMahon.

Il est arrivé au combat après avoir fait 70 kilomètres sous la pluie.

Il s'est battu de 11 heures à 4 heures de l'après-midi, puis il s'est retiré sur Saverne par une marche de 33 kilomètres.

Il est resté à peu près 440 hommes du régiment.

Sur 61 officiers, 45 sont tués ou très-dangereusement blessés.

Tous les autres ont été plus ou moins blessés, à l'exception du colonel Bocher, qui n'a reçu aucune égratignure.

Ce brave régiment, malgré sa fatigue et son état de faiblesse causé par le manque de nourriture, a fait de véritables prodiges de valeur ; il est prêt à recommencer.

Lorsque le 9e cuirassiers a chargé à Froeschwiller, le lieutenant Billet, fils du colonel, a chargé quatre fois avec la machine emportée par une balle. Son père a dû le faire emporter de force à l'ambulance au moment de la cinquième charge, où lui-même a été tué.

Les prodiges de valeurs n'ont pas manqué dans ce glorieux combat de Reichsoffen.

Entra'autres, un fait héroïque s'est produit.

Le drapeau d'un régiment de ligne a changé 27 fois de main.

C'est dire que le porte-drapeau est mort et a été remplacé 27 fois.

Voilà le génie français dans toute sa réalité. Ce drapeau, si noblement mutilé, est rentré au camp, où il est conservé comme une chose sainte.